

**Anne-Marie PELLETIER, *Le Christianisme et les femmes. Vingt siècles d'histoire*, Cerf, coll. Histoire du Christianisme, 2001, 194 p.**

A.M. Pelletier nous apprend, dans ce livre à la fois érudit, pénétrant et émouvant, à nous défier des stéréotypes et « du mauvais usage » des mots ; en toute chose, l'auteur nous demande le temps de la réflexion, de creuser sous les automatismes, la mauvaise foi qui tisse la trame du quotidien et retrouver autant que faire se peut, la réalité du lien complexe qui peut exister entre la femme et l'homme en chrétienté. Et ce n'est pas chose facile... Je viens de parler de la femme et de l'homme dont il nous est dit dans la Bible qu'ils forment une seule chair... mais ne vaudrait-il pas mieux commencer par l'identité féminine ? A.M. Pelletier ne le pense pas. Si les femmes ont été suffisamment maltraitées au cours des siècles, s'il y a en tout lieu et en toute époque, eu des « machos » fiers de l'être, ce n'est pas une raison pour avancer l'idée d'une nécessaire séparation des sexes, ni postuler – comme on s'y plaît parfois outre Atlantique – en deçà de la commune humanité des essences différentes. Et de fait, dire et proclamer qu'il y a, selon le titre d'une lettre apostolique citée par l'auteur une *Mulieris dignitatem*, ce n'est pas enfermer le « deuxième sexe » dans une illusoire identité... aussi illusoire que celle d'homme. Dès que la relation n'est plus simplement rapport de force brutale, dès que le débat échappe quelque peu à la rhétorique du café du commerce, dès que l'on veut bien penser non plus en termes de sexes mais en terme de genres, alors on se prend à penser que la religion chrétienne est toute entière centrée sur cette féminité essentielle de l'humanité qui est appelée à recevoir avant que de donner. Tel est à mon sens le point de vue d'Anne-Marie Pelletier qui se place dans l'horizon d'une philosophie de la grâce et du don... Mais il ne s'agit pas pour autant de justifier a posteriori le sort qui a été fait et qui est encore fait aux femmes ; il ne s'agirait pas de légitimer des comportements autant imbéciles que criminels en raison d'une ontologie spécieuse qui vouerait le beau sexe à la fragilité, à l'intériorité, à la douceur, à la soumission, aux entrailles, à la terre avec pour vis-à-vis un mâle ouranien, dur, conquérant, extériorisé. Il s'agit au contraire avec ce livre de revenir inlassablement sur la notion cardinale de relation qui est le véritable fondement de la nature humaine. Or cette relation a été très souvent mal comprise par les hommes, avec ou sans mauvaise foi, avec ou sans arrière-pensées : pour A.M. Pelletier, la féminité (celle des femmes...) a quelque chose à dire aux hommes ; elle a toujours et encore quelque chose à leur dire. C'est ce que l'auteur souhaite que nous apprenions au contact de son bel ouvrage dont la conclusion répond fermement et sereinement à cette question. Pour l'auteur, s'il doit y avoir vigilance, s'il faut aller de l'avant dans la défense de la « cause des femmes », ce ne doit pas être, une raison pour « négliger, oublier peut-être une féminité vitale pour elles-mêmes et pour les hommes. Cette féminité est une manière d'être pour l'autre », la « petite bonté » d'Emmanuel Levinas, la tendresse qui est aussi « une puissance de contestation ». C'est cela précisément qui a quelque chose à dire aux hommes ; et cette féminité « peut constituer aujourd'hui un projet... remis entre les mains des femmes qui y auront reconnu leur honneur et leur chance de mettre un peu d'humanité dans un monde qui en manque souvent » (p. 189).

L'ouvrage brosse un très large panorama de la condition des femmes, depuis les origines néotestamentaires jusqu'à aujourd'hui. Les origines bibliques font l'objet d'un fort chapitre qui conduit inévitablement aux positions de Paul, qui est aujourd'hui l'objet des plus vives critiques de la part des mouvements féministes ; on voit en effet en lui, celui qui invite les femmes à tenir leur place, à se voiler, à obéir en toutes choses à leur mari. A.M. Pelletier tente de remettre les lettres pauliniennes dans leur contexte chrétien, et dans la philosophie chrétienne de l'obéissance... et de fait, l'obéissance transcende les sexes, au sens où ce dont il est question dans la vision certes inégalitaire de Paul, est le don et l'abandon de la volonté propre, telle que le Christ en donna un exemple qui est rappelé dans Philippiens 2 : la femme est à l'homme ce que l'Église est à Jésus, perspective nuptiale qui montre bien qu'en l'Église se situe le lieu de l'accomplissement des promesses de l'Alliance. Les Pères de l'Église, en dépit de relents machistes bien pesants, ont eux aussi très souvent compris le sens de la relation amoureuse, tel saint Augustin qui affirmait que la femme et l'homme, « unis côte à côte, ... marchent ensemble et ensemble scrutent un même horizon ». Les mêmes dérives misogynes caractérisent la période médiévale qui, à l'instar des Pères (Tertullien et Jean Chrysostome, par exemple) rappelle l'impureté foncière des femmes et leur dangerosité... mais la Vierge Marie sera considérée comme « l'honneur de l'humanité » ; c'est encore le Moyen Age qui portera très haut le chant d'amour du Cantique des Cantiques, insistant par là sur la relation nuptiale qui est au cœur de la vision chrétienne du monde. Des femmes ont dominé cette période ; on songe tout particulièrement à Hildegarde de Bingen, mais aussi à Aliénor d'Aquitaine, ou Blanche de Castille. Les « Temps Modernes » connaissent eux aussi une misogynie bien « têtue », pour reprendre le terme de l'auteur, avec certaines « zones d'ombres » horribles, et notamment le lien étrange entre la répulsion pour le

sexe et l'obsession de la sorcellerie. Les procès vont en effet se multiplier jusqu'au vingtième siècle, que ce soit chez les catholiques ou les réformés, une chasse aux sorcières qui va connaître son paroxysme entre 1560 et 1680 (p. 127) dans une lugubre mise en scène où « la femme, le sexe, le diable et la mort » se trouvent mis ensemble. Mais il y avait eu Thérèse d'Avila, puis Marie de l'Incarnation, et du côté du piétisme du 17e siècle, Angélique Arnaud ou Madame Guyon. L'auteur attire également notre attention sur les grandes rencontres spirituelles de cette période : Bérulle et Madeleine de Saint-Joseph, Vincent de Paul et Louise de Marillac, et bien sûr, François de Sales et Jeanne de Chantal. Le 19e siècle, après la Révolution française, va voir les femmes participer activement au ferment social, de l'enseignement et de l'éducation des jeunes filles (Jeanne-Altide Thouret, les Ursulines, etc.), jusqu'aux Missions. Mais encore une fois, ce siècle est dominé par un renouvellement de la piété mariale qu'un Chateaubriand a su chanter en des accents caractéristiques de la sensibilité romantique ; ce sera aussi l'époque des apparitions, Einsilden, La Salette, Lourdes... Enfin, notre 20e siècle, celui des féminismes, dit A.M. Pelletier, des souvenirs du 19e siècle avec ses pétroleuses et ses sufragettes, jusqu'au Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, et aujourd'hui avec les « gender studies » (et les théologies féministes) qui prévalent dans les universités anglo-saxonnes. D'autres figures spirituelles apparaissent dans ce contexte. On pense bien entendu à la rencontre entre Adrienne von Speyr et Urs von Balthasar, à Edith Stein qui fut récemment canonisée, cette dernière, juive convertie au catholicisme, assistante de Husserl, qui entra au carmel et mourut à Auschwitz. (Sauf erreur de ma part, il ne semble pas que Simone Weil ait été mentionnée dans cette étude). L'ouvrage s'achève par une méditation des catéchèses et des lettres pastorales de Jean-Paul II qui, il faut bien le dire, bien qu'il ne fasse pas l'unanimité y compris chez les catholiques, a contribué à réaffirmer hautement le droit des femmes, leur dignité, et à pousser plus loin la réflexion sur le mystère d'une féminité incompréhensible pour l'homme (pour reprendre une expression de Lacan). Encore une fois, le livre d'Anne-Marie Pelletier est courageux, sans facilités ni compromissions ; il reprend à nouveaux frais une pensée qui fait beaucoup défaut aujourd'hui, celle de l'être humain dans sa double dimension féminine et masculine... au point que l'on pourrait peut-être dire que l'oubli de la féminité qui frappe toujours les hommes est oubli et négation de ce qu'est l'ontologie de la relation... oubli de l'être ... refus d'être encore sollicité par l'être.